

— Ah !... c'est à Tsarasaotra que vous allez...

— Vous connaissez ? demanda vivement l'officier ; avec ces cartes et ces guides sakalaves qu'on vous donne, on ne s'y retrouve jamais ; encore loin ?

— Dame, une dizaine de kilomètres environ... vous êtes à moitié chemin de Mevatanana... ; maintenant, vous avez sur votre route une bonne position à occuper, Béhanana...

Le commandant, peu bavard de sa nature et qui sans doute n'aimait pas les conseils, ronchonna.

— Oui... oui... je sais... verrai bien ; bon voyage, monsieur...

Il tourna les talons et cria.

— Halte !...

Il y avait une heure qu'on marchait au pas accéléré et les hommes avaient besoin de souffler ; le piétinement cessa sur la route et le silence ne fut plus troublé que par le trottement des porteurs de M. Fabian, dans la poussière.

Toujours courant, ils dépassèrent un tirailleur qui marchait à cinq cents mètres en avant de la colonne, la reliant au gros de l'avant-garde ; puis, cinq cents mètres encore en avant, ce fut le gros lui-même qu'ils laissèrent en arrière, composé d'une demi-compagnie de tirailleurs ; enfin, mille mètres plus loin un chasseur à cheval, servant d'intermédiaire entre le "gros" et la pointe d'avant-garde.

Celle-ci était composée d'un chasseur et d'un brigadier qui allaient, le mousqueton haut, la crosse sur la cuisse et le doigt sur la détente, prêt au coup de feu, fouillant d'un regard aigu les brousses et les rizières, surveillant le plus imperceptible bruit qui troublait le silence de la campagne.

Ensuite, le sentier redevint désert, et M. Fabian continua sa course rapide, excitant ses porteurs à allonger les jambes, car maintenant, il lui fallait prendre sur la colonne qui s'avancait, suffisamment d'avance pour que les forces hovas pussent se concentrer en temps utile.

Toutes les deux heures, les porteurs se relayaient : c'est-à-dire que ceux qui portaient les brancards du filanzana sur leurs épaules les passaient sans s'arrêter à ceux qui trottaient à côté d'eux et s'en allaient ensuite, prendre derrière le voyageur place avec les porteurs de rechange.

Comme l'aube allait luire — il était environ deux heures du matin — M. Fabian, sentant que ses hommes avaient besoin de repos, leur fit quitter le sentier et s'enfonça dans la brousse, afin de pouvoir s'arrêter en toute sécurité, pendant quelque temps, sans crainte d'être rejoint par la colonne qu'il avait devancée.

Lui-même se sentait quelque peu moulu par cette course ininterrompue, et ce fut avec un sentiment de vive satisfaction qu'il s'étendit sur l'herbe sèche, tandis que ses porteurs, vautreés autour de lui, s'endormaient.

Lui-même, au bout de quelques instants, les membres engourdis par la fraîcheur de la nuit, la tête cassée de toutes ces combinaisons plus ou moins tortueuses qui s'y agitaient, depuis son départ de Mevatanana, commençait à s'assoupir, lorsqu'il se redressa soudain sur son coude, l'oreille frappée par un bruit de pas dont le sol lui renvoyait l'écho, en même temps parvenait jusqu'à lui le froissement — pas très éloigné — des herbes sèches foulées sous les pas d'un cheval.

Il se mit debout, par précaution, et allongea la tête au-dessus des brousses ; à quinze pas de lui, émergeant des taillis et des arbustes, un buste d'homme planté sur une selle apparut, une lame de sabre en travers de l'arçon faisait, dans la demi-teinte du petit jour, une ligne un peu plus claire et, sur la cuisse, le poing se voyait armé d'un revolver.

Le cavalier s'avancait au pas, tranquillement, sans appréhension aucune, regardant de droite et de gauche avec assurance ; même Fabian entendait le susurrement que faisait, passant entre ses lèvres plissées, un refrain de café concert siffloté en sourdine.

Quelques pas encore et les traits du visage de celui-ci qui arrivait pouvaient être distingués, et Fabian reconnut le sous-officier dont il avait fait connaissance dans la tente de Pierre Ladret, le soir où il avait rejoint la colonne française.

Plusieurs fois, dans l'espace des deux mois qui venaient de s'écouler, les deux hommes s'étaient rencontrés et — avec cet instinct spécial qui ne trompe pas — M. Fabian avait compris qu'il n'avait pas la sympathie de Bériex : en temps ordinaire il n'y eût point prêté attention ; peu lui importait en effet les sentiments dont ce sous-off pouvait être animé à son égard. Nous devons même, pour être franc, dire qu'il ne s'en était guère préoccupé jusqu'alors, se bornant à opposer froideur à froideur et à faire la sourde oreille aux mots peu aimables que de Bériex ne manquait aucune occasion de lui décocher.

Mais, brusquement, à l'instant même où il avait reconnu les traits du jeune homme, s'étaient présentés, d'un bloc, à son esprit, les mille petits détails de ces deux mois écoulés et il lui parut qu'un danger se dressait devant lui.

Que devait-il faire ? demeurer — si possible — caché dans la brousse et laisser passer le sous-officier... ou bien — si l'autre le découvrait — jouer la comédie et lui faire bon visage, ou bien...

Sa physionomie, en cet instant, avait une expression peu rassurante et traduisait de très nette façon la pensée qui venait de lui traverser la cervelle ; en même temps, sa main cherchait dans la gaine de cuir suspendue à sa ceinture, un revolver sur la crosse duquel se crispaient ses doigts.

Mais ce premier mouvement n'eut pas de suite ; les doigts lâchèrent l'arme et l'éclair qui avait brillé dans la prunelle disparut ; derrière de Bériex, M. Fabian venait de voir apparaître la chechia rouge d'un tirailleur, et elle avait suffi à le rappeler à des idées plus saines.

Se courbant, il toucha du doigt l'un des hommes étendus dans l'herbe qui s'éveilla aussitôt et auquel il dit rapidement quelques mots dans un jargon anglais mélangé de quelques expressions malgaches.

L'homme se haussa sur les poings, regarda dans la direction où venait de Bériex, puis se coulant dans la brousse, avec autant de prestesse qu'eût pu le faire une couleuvre, disparut du côté opposé, suivi d'un autre porteur qu'il avait éveillé en passant.

Cela fait, M. Fabian s'enveloppa dans sa couverture et reprit sa place dans l'herbe, au milieu de ses hommes, dans l'attitude d'un homme qui dort profondément, mais en laissant cependant filtrer à travers ses paupières closes, un regard suffisant pour le renseigner sur ce qui se passait.

C'est ainsi qu'il vit de Bériex arrêter soudain son cheval dont les pieds effleuraient le corps de l'un des dormeurs et, courbé sur sa selle, examiner attentivement ceux en présence desquels ils se trouvaient si inopinément.

— Eh ! parbleu ! ricana le chasseur, c'est ce bon monsieur Fabian !...

Insensible à l'accent avec lequel venaient d'être prononcés ces mots, l'autre ne broncha pas, dormant toujours.

Alors le cavalier, prenant son sabre, s'en servit pour, de la pointe, lui toucher l'épaule, tandis que le tirailleur, qui l'avait rejoint, regardait avec des yeux tout blancs.

Feignant d'être éveillé en sursaut, M. Fabian se souleva sur son coude.

— Tiens ! monsieur de Bériex ! s'exclama-t-il en s'asseyant sur son séant ; ah ça ! diable !... que faites-vous par ici !...

— Eh bien ! et vous ?...

— Moi ! je vais donner un coup d'œil à mes propriétés ; mais ai-je donc dormi si longtemps, que la colonne soit déjà sur nos talons ?

Il s'était levé et, brutalement, avait éveillé ses porteurs, qui, groupés autour de lui, attendaient ses ordres.

De Bériex jouait avec la dragonne de son sabre, dont ses doigts pétrissaient la garde avec un peu de fébrilité, tandis que, sous ses sourcils froncés, ses yeux ne quittaient pas la petite troupe en présence de laquelle il se trouvait.

— Non... non, rassurez-vous, cher monsieur ; la colonne n'est point sur vos talons, je suis seul, avec ce lascar-là, — il désignait le tirailleur, — j'ai piqué une pointe en avant pour reconnaître le terrain.

Ses lèvres avaient des petits mouvements fébriles, et il semblait qu'il eût grand-peine à garder par devers lui quelque chose qui lui brûlait le bout de la langue.

— Notez que votre vue m'a effrayé, expliqua M. Fabian, car j'avais dépassé la colonne fort loin d'ici, et je craignais de m'être attardé.

De Bériex le regardait d'un air railleur.

— Savez-vous bien que vous êtes de la dernière imprudence, mon cher monsieur, dit-il, de sommeiller ainsi en pays ennemi, sans vous garder mieux que vous ne le faites.

L'autre comprit l'insinuation malveillante, pour ne pas dire hostile, et répliqua avec beaucoup d'à-propos :

— Un pays occupé par nos troupes n'est pas un pays ennemi, que je sache...

— Oh ! par nos troupes... pas encore...

— Qu'êtes-vous donc ?

— Ah ! vous n'avez pas la prétention de dire que j'occupe le pays, à moi seul, et vous seriez plus près de la vérité en déclarant que vous vous reposez sur la cordialité de vos relations avec votre ami Ramazombazaha.

— Il est un peu trop loin, en ce moment, pour que la cordialité de nos relations puisse être efficace.

Cet échange de ripostes s'était fait rapidement, coup sur coup, d'un ton en apparence plaisant, mais qui cachait mal l'accusation et la défense ; certainement, de Bériex avait fort envie de tirer au clair les soupçons qu'il avait conçus contre le personnage ; mais il se pouvait que la conversation tournât mal, que l'on en vint aux coups, et le nombre d'adversaires auxquels il aurait affaire était